
CAMPAGNE DE J. CÉSAR EN AFRIQUE

(46-47 avant J.-C.)

(Suite)

IV

Scipion avait dû supposer que César tenterait de débarquer, comme l'avait fait Curion en 49, sur les côtes du golfe de Carthage, aux environs d'Utica, la capitale de la province et le centre de la résistance des Pompéiens. C'est pour cela, sans doute, qu'il avait concentré sur ce point la plus grande partie de sa flotte et qu'il n'avait pu s'opposer au débarquement des troupes adverses.

Il est probable qu'il n'en eut connaissance que deux jours après, c'est-à-dire le 5 novembre, par les courriers que Considius ne manqua pas de lui envoyer. Ils lui apprirent, en même temps, la situation difficile dans laquelle se trouvait César, qui n'était arrivé qu'avec un petit nombre de navires et seulement 3,000 hommes.

Il mit aussitôt ses légions en mouvement, les faisant précéder par la cavalerie sous les ordres de Labienus, de Petreius et des deux Pacidius.

Le 8 novembre au matin, cette cavalerie, qui venait de dépasser Hadrumetum, se dirigeait vers Ruspina. Avec sa présomption habituelle que les événements de Pharsale n'avaient même pas entamée, Labienus se faisait fort d'infliger bientôt à César un désastre au moins aussi

retentissant que celui de Curion sur les bords du Bagrada. Il avait enseigné à ses escadrons la tactique numide, les faisant combattre entremêlés de fantassins légers et d'archers à pied. Il se promettait, grâce à la supériorité que cette façon de se présenter au combat devait leur assurer, de détruire en détail tous les détachements que l'ennemi ne manquerait pas d'envoyer aux fourrages et aux vivres.

Or, ce même jour, César était sorti de son camp, vers 9 heures du matin, à la tête de trente cohortes, 10 à 11,000 hommes, pour battre le pays. La crainte de tomber dans des embuscades l'avait décidé à emmener plus de monde qu'on n'en emploie d'ordinaire à ce genre d'opérations, et bien lui en avait pris, comme nous allons le voir.

La colonne, éclairée par un détachement de cavalerie, se dirigeait vers le sud, dans la direction des villages modernes de Bembla, Mnarès, Mesdour et Damous. Elle avait déjà parcouru trois milles (4 kilom. 500) environ, quand les éclaireurs signalèrent sur la droite une grande poussière, soulevée évidemment par la marche d'une nombreuse cavalerie.

On se trouvait alors dans cette vaste plaine sans végétation, dont nous avons déjà parlé et qui s'étend, du nord au sud, depuis le rivage de la mer jusqu'au delà des petites villes de Djemmal et de Mennzel-Kamel. Dans sa partie nord, elle est presque horizontale et n'est coupée, dans son milieu, que par une dépression à peine sensible où coule, après les pluies, l'Oued-el-Melah. Les Arabes lui donnent le nom de Sebkhah-el-Melah parce que, pendant l'hiver, elle est souvent inondée par les eaux débordées de l'oued. Mais, à cette époque de l'année, elle était encore partout praticable.

Dès que l'ennemi fut signalé, César fit porter au camp l'ordre de lui envoyer toute la cavalerie disponible et les archers. Il fit déployer les cohortes, leur prescrivant de s'avancer lentement et prit les devants avec une faible

escorte. Du plus loin qu'il aperçut l'ennemi, il fit mettre le casque en tête — *milites in campo jubet galeari* — et se prépara au combat.

Cette expression *galeari* m'entraîne à faire une légère digression. Elle pourrait faire supposer que les Romains qui firent les campagnes d'Afrique au temps de César étaient coiffés de la *galea*, c'est-à-dire du casque en cuir, plus léger que le casque d'airain, qui était, à cette époque, la coiffure d'ordonnance dans toute l'armée romaine. Autrefois, les légionnaires avaient porté le casque de cuir, *galea*, et la cuirasse de même matière, *lorica*. Au IV^e siècle avant notre ère, le dictateur M. Furius Camillus leur avait substitué le casque et la cuirasse d'airain. On avait reconnu que le cuir, que sa légèreté avait fait préférer tout d'abord pour les armes défensives, devenait très lourd quand il avait reçu la pluie et qu'une fois mouillé, il se durcissait et se rétrécissait au soleil. Le casque d'airain portait le nom de *cassis*; malgré cela, les soldats continuèrent à désigner couramment du nom de *galea* toute espèce de casque, au lieu d'employer le terme réglementaire, d'où l'expression *galeari* pour indiquer l'action de mettre le casque en tête au moment de combattre. Quant à la cuirasse, elle conserva son ancien nom de *lorica*, de *lorum*, cuir. Le nom moderne de cuirasse a, d'ailleurs, la même étymologie.

Dès que les renforts qu'il avait appelés du camp l'eurent rejoint, César se trouva disposer de 30 cohortes, 1,400 chevaux et 150 archers.

L'armée de Labienus était forte de 12,000 Numides, montés sur des chevaux sans bride, des 1,600 cavaliers germains et gaulois qu'il avait ramenés de Thessalie, de 6,000 hommes d'infanterie, en partie armés à la légère — *levis armaturæ Numidas* — et, enfin, d'un grand

nombre de frondeurs et d'archers, les uns à pied, les autres à cheval.

Beaucoup de nos cavaliers modernes se demanderont, sans doute, ce que pouvait valoir cette cavalerie montée sur des chevaux sans bride. Les Numides étaient cependant des cavaliers habiles et vigoureux ; ils se servaient, pour diriger leurs montures, d'une baguette avec laquelle ils indiquaient, par de légers coups sur les oreilles, la direction à prendre :

*Hic passim exsultant Nomades, gens inscia freni ;
Quis inter geminas per ludum mobilis aures
Quadripedem flectit non cedens virga lupatis.*

(Sil. Ital., de Bel. pun. sec. lib. 1, v. 215 et s.).

Je possède une médaille de Bocchus II, qui régnait en Maurétanie entre 80 et 50 avant J.-C., médaille contemporaine, par conséquent, de l'époque qui nous occupe. Au revers, le roi est représenté sur son cheval au galop qu'il conduit sans frein, avec une baguette qu'il tient de la main droite et armé d'une courte lance qu'il porte au bras gauche. Cette manière de conduire le cheval n'était donc pas particulière aux cavaliers numides ; elle était employée par tous les peuples du nord de l'Afrique, Ch. Tissot raconte qu'il a vu des cavaliers appartenant aux tribus amazigh de l'Atlas marocain, monter des chevaux sans bride et les diriger, comme les *Numidæ infreni*, à l'aide d'une simple baguette et de l'action des jambes (t. 1, p. 359).

Labienus rangea ses troupes en bataille sur une ligne très étendue, mais dans un ordre tellement compact que, de loin, on croyait n'avoir devant soi que de l'infanterie — *ut procul Cæsariani pedestres copias arbitrantur* (De B. A., XIII). De forts détachements de cavalerie appuyaient les deux ailes.

En présence de cette armée si supérieure en nombre, César se trouva dans l'obligation de disposer ses cohortes sur une seule ligne, en laissant entre elles de larges intervalles. Il dispersa ses archers en avant du front et couvrit chacune de ses ailes par un détachement de 700 cavaliers. Sa ligne avait une étendue d'environ deux kilomètres ; elle tournait le dos à la mer et sa gauche s'appuyait aux flancs du plateau de Ruspina. Croyant avoir à faire surtout à de l'infanterie, il recommanda à ses cavaliers de ne pas se laisser déborder et envelopper par la cavalerie adverse.

On resta ainsi quelque temps en position. En raison de son infériorité numérique, César ne pouvait songer à entamer l'action. Enfin, Labienus se décida à porter en avant la cavalerie qui couvrait ses deux ailes. Pendant qu'une partie marchait droit à la cavalerie de César, le reste se déployant à gauche dans la plaine, à droite sur les pentes du plateau de Ruspina, dessinait nettement un mouvement tournant sur les deux flancs de l'ennemi.

La cavalerie de César, qui s'était ébranlée aussitôt, ne put résister au choc. La voyant prête à se débander, Labienus ordonna une attaque générale. Son infanterie se porta au devant des cohortes de César qui s'ébranlaient à leur tour, et les couvrit d'une grêle de traits. Les 150 archers romains ne purent tenir sous cette masse de projectiles et se réfugièrent dans les intervalles des cohortes. Quand les légionnaires se lançaient à la charge, le *pilum* à la main, les Numides, cavaliers et fantassins, faisaient demi-tour. Les fantassins s'arrêtant à une courte distance de leurs adversaires leur lançaient une telle quantité de traits qu'ils les forçaient à s'arrêter, pendant que la cavalerie se reformait en arrière pour revenir à la charge. Le combat continuait de la sorte, les Numides évitant toujours le choc et revenant, aussitôt reformés, harceler les cohortes.

Cette tactique était de nature à étonner tout au moins

les soldats romains plus habiles à se servir des armes de main et qui ne pouvaient en arriver au combat corps à corps dans lequel ils étaient généralement irrésistibles. Napoléon I^{er} fait remarquer que Labienus imita, en cette circonstance, la manière de combattre des Parthes lorsqu'ils détruisirent les légions de Crassus sur les bords du Balissus (le Bélik) le 8 juin 53. « Attaquer les légions, non avec des armes de main, genre de combat où elles étaient invincibles, mais avec une grande quantité d'armes de jet ; adroits, dispos, aussi braves qu'intelligents, sachant se soustraire à la poursuite du soldat pesamment armé, mais retournant l'accabler aussitôt qu'il avait repris son rang dans la légion » (*Précis des guer. de J. César*, ch. XIV, VI, 4).

Mais l'expédition de Curion nous a déjà permis de constater que cette façon de combattre était familière aux Numides. Si Labienus ne songea pas à imiter les Parthes, il eut du moins la sagacité de laisser ses auxiliaires africains employer leur tactique habituelle.

« Quelque imparfaites que fussent alors les armes de jet, en comparaison de celles des modernes, lorsqu'elles étaient exercées de cette manière, elles obtenaient constamment l'avantage » (Nap. I^{er}, *loc. cit.*). Les perfectionnements successifs de l'armement n'ont fait que rendre cette vérité de plus en plus évidente.

Voyant son infanterie sérieusement ébranlée, César fit courir dans les rangs l'ordre de ne pas s'écarter de la ligne de plus de quatre pieds. La cavalerie des ailes, inférieure en nombre, fatiguée par sa longue traversée, ayant déjà perdu bon nombre de ses chevaux, ne pouvait plus résister ; elle fut contrainte de se réfugier dans les intervalles des cohortes et des manipules, où elle vint jeter le désordre.

A ce moment, la cavalerie de Labienus débordant la ligne romaine sur ses deux ailes eut bientôt fait de l'envelopper complètement. Rejetées les unes sur les autres,

encombrées par les cavaliers, les cohortes n'ont plus l'espace nécessaire pour combattre. L'armée de César se trouve enserrée dans une longue ellipse que ferment de toutes parts les masses ennemies.

Les adversaires sont rapprochés à ce point que des paroles s'échangent de part et d'autre. Labienus à cheval, la tête nue, est au premier rang. Tantôt il excite ses soldats, tantôt il interpelle ceux de César. S'adressant à l'un d'eux : — « Eh bien, conscrit, tu fais joliment le brave ! Votre César vous a donc bien tourné la tête par ses discours ! Par Hercule ! il vous a mis dans un bien mauvais pas ! Vous me faites pitié ! » — « Je ne suis pas un conscrit, Labienus, — répond le légionnaire, — je suis un vétéran de la 10^e légion. » — « Je n'en reconnais pas les enseignes », répliqua Labienus. — « Eh bien, tu vas me reconnaître », dit le vieux soldat en jetant son casque. En même temps il lui lance son *pilum* avec tant de force qu'il s'enfonce en vibrant dans le poitrail du cheval de Labienus que son cavalier a fait cabrer pour éviter le trait : — « A ce coup, Labienus, tu reconnaîtras bien un soldat de la 10^e. »

Cependant, la consternation était dans les rangs, surtout parmi les jeunes soldats. Tous cherchaient des yeux César, en qui ils mettaient leur dernier espoir. Ils ne combattaient plus et se contentaient de parer les coups de l'ennemi.

Jamais, peut-être, leur général ne s'était trouvé dans une circonstance aussi critique. Sa situation était sensiblement la même que celle de Curion à la bataille du Bagra. Un moment d'indécision, un ordre mal donné, ou mal compris, ou mal exécuté, et c'en était fait de l'armée. Mais il possédait au suprême degré les qualités qui constituent véritablement le grand homme de guerre. Aux ressources de l'esprit, il joignait le sang-froid, la fermeté d'âme, la lucidité et la promptitude de décision d'autant plus nécessaire à ce moment, que le danger était plus pressant. Il fallait tout d'abord percer

le cercle qui l'étreignait et, pour cela, étendre son front par les deux ailes, de manière à déborder les deux parties, ainsi séparées, de l'armée ennemie et les empêcher de se rejoindre ; puis ensuite, les charger simultanément, et coûte que coûte, les mettre en déroute. Tel fut le projet qu'il conçut aussitôt.

Il donna l'ordre à quinze des cohortes, une sur deux, de faire face en arrière, puis de se porter chacune derrière la cohorte voisine restée face en tête. Il aurait ainsi deux lignes de bataille dont l'étendue serait suffisante pour l'espace restreint que lui avait laissé l'ennemi. Pendant qu'elles se contenteraient de le tenir à distance, les cohortes des ailes devraient, par des charges répétées, s'efforcer de percer le cercle et de gagner du terrain à droite et à gauche. C'était là une tâche difficile, mais il est probable que César avait eu le soin de placer aux ailes, comme on le faisait d'habitude, surtout quand l'armée comprenait un grand nombre de jeunes soldats, des légionnaires aguerris et des vétérans.

Les ailes constituaient la partie la plus vulnérable de la ligne de bataille de la légion romaine, et l'on avait soin d'y placer, surtout à droite, les meilleures troupes.

Les premiers rangs combattant de front, les derniers par le flanc, les cohortes des ailes finirent par gagner un peu de large ; par des quarts de conversion répétés, elles s'avancèrent peu à peu sans se laisser entamer. Grâce à leur opiniâtreté, la ligne s'allongea, les cohortes intermédiaires purent se desserrer et reprendre leurs intervalles dans lesquels la cavalerie se reforma. Enfin, le cercle fut rompu et les extrémités de la ligne débordèrent l'ennemi.

A ce moment, César donna le signal de la charge que répétèrent les trompettes — *tubicines cornicinesque* ; — les trente cohortes s'ébranlèrent à la fois dans un élan irrésistible, la cavalerie chargeant à travers les intervalles. Dérouté par cette attaque rapide, l'ennemi qui se

croyait déjà sûr de la victoire, coupé en deux tronçons qui ne peuvent plus se secourir mutuellement, cède sur tous les points et s'enfuit en subissant de nombreuses pertes. César, qui avait conduit la charge des cohortes restées face en tête, rejoignit celles qui avaient chargé en arrière, reforma sa ligne de bataille primitive et reprit le chemin de son camp.

Il était à peine en marche que M. Petreius et Cn. Pison arrivaient au secours de Labienus avec 1100 chevaux numides et une nombreuse infanterie d'élite. Les fuyards se rallièrent sous leur protection, et les deux troupes réunies se jetèrent sur l'arrière-garde de César. Celui-ci fit aussitôt volte-face, s'efforçant de contenir l'ennemi et de repousser ses attaques successives. Malheureusement, sa cavalerie qui avait subi de fortes pertes et dont les survivants, hommes et chevaux, se trouvaient épuisés de fatigue, ne pouvait poursuivre les assaillants et les tenir en respect. Le danger redevenait aussi pressant que tout-à-l'heure. Grâce à sa forte supériorité numérique, l'ennemi allait encore déborder la ligne de César. Un effort désespéré pouvait seul sauver la situation et rétablir les affaires. Il ordonna donc aux cohortes et à la cavalerie d'exécuter une charge générale et de ne s'arrêter qu'après avoir débarrassé la plaine et rejeté l'ennemi au-delà des dernières collines dont il importait cette fois, de se rendre maître — « *donec ultra ultimas colles hostes repulissent, atque earum essent potiti* » — (*de B. A. xviii*).

Ces collines sont évidemment celles sur la crête desquelles sont bâtis les villages d'El-Hamada et de Mesjed-Aïssa. On en était à 4 milles (6 kilom.) environ. La charge fut entamée avec la plus extrême vigueur. L'ennemi, frappé de surprise, déjà fatigué, commençait à faiblir et à lancer ses traits avec moins de vigueur — *languide negligerque*. — Il dut enfin céder devant l'impétuosité des troupes romaines. En un instant, il eut abandonné la plaine et disparu au-delà des hau-

Revue africaine, 46^e année. N^o 244-248 (1^{er} et 2^e Trimestres 1902). 11

teurs. Les Romains s'en emparèrent facilement, s'y reformèrent et, quand il fut bien assuré qu'il n'avait plus à redouter de retour offensif, César les ramena tranquillement et en bon ordre dans leur camp de Ruspina.

La bataille, commencée vers la cinquième heure du jour (11 h. du matin), avait duré jusqu'au coucher du soleil (5 h. 30 du soir). Les deux armées comptaient de nombreux blessés. Labienus fit transporter les siens à Hadrumetum. César avait fait de nombreux prisonniers, et des transfuges, tant Romains que Numides, se présentèrent en grand nombre à son camp.

Cette bataille de Ruspina, qui eut lieu le 8 octobre 47 (4 janvier 708 de Rome), mérite de retenir un instant l'attention. Comme nous l'avons vu, elle ressemble beaucoup à celle du Bagrađa, dans laquelle furent exterminées les légions de Curion. Dans l'une comme dans l'autre, l'armée romaine se laissa envelopper de toutes parts par la cavalerie et l'infanterie légère des Numides. Il fallut toute l'autorité, tout l'ascendant de César sur ses soldats et tout son génie pour lui permettre de sauver ses troupes d'une destruction totale. Tous les auteurs qui s'en sont occupés, Turpin de Crissé, Guichard, Rosch, le général de Goler, Rustow et d'autres encore, ont cherché à expliquer, chacun à sa manière, la manœuvre par laquelle César parvint à rompre le cercle qui l'entourait et à couper en deux l'armée de Labienus — *coronam hostium dextro sinistroque cornu mediam dividit* (*De B. A.*, xvii).

Leurs explications sont toutes plus ou moins entachées d'erreur, soit parce qu'ils n'ont pas exactement compris le texte latin, soit parce qu'ils se sont laissés aller à imaginer des manœuvres plus en rapport avec la tactique de leur temps et l'état de l'armement à l'époque où ils écrivaient et qui obligeait à combattre de plus loin, qu'avec ceux de l'époque de César où l'on

combattait presque constamment corps à corps. On en est même venu à considérer l'épisode de Labienus et du vétéran de la 10^e légion comme une fable inventée à plaisir pour servir simplement d'ornement au récit. Comment admettre, en effet, que les troupes de César, cernées d'assez près pour qu'une pareille conversation ait pu s'engager d'un parti à l'autre, à 25 ou 30 pas tout au plus, au milieu du tumulte de la bataille, n'aient pas été massacrées jusqu'au dernier homme ?

A cela je répondrais que les légionnaires romains étaient couverts d'une armure qui les rendait invulnérables, casque, cuirasse, jambière d'airain, et portaient un bouclier de quatre pieds de long, fait de bois recouvert d'une peau de bœuf, consolidé tout autour par une bande de métal et au milieu duquel s'élevait une saillie ronde en fer, *umbo*, destinée à faire glisser les projectiles. On donnait, dans les exercices, la plus grande attention au maniement des armes et, en particulier, à l'emploi du bouclier. — « Les maîtres d'armes — dit Végèce (*Instit. mil.*, l. I, cap. XI) — avaient surtout attention que les soldats portassent leurs coups sans se découvrir ». Il n'y a donc rien d'impossible à ce que, bien que serrés de si près, les légionnaires de César aient pu contenir l'ennemi et résister à ses coups assez de temps pour permettre à leur général d'ordonner et de faire exécuter la seule manœuvre qui pouvait les tirer d'un pas si difficile.

Quant à cette manœuvre elle-même, elle a été expliquée de diverses manières. Les uns ont déduit de l'expression *alternis conversis cohortibus*, qu'une cohorte sur deux exécuta une conversion complète autour de l'un de ses flancs, pour présenter son front face en arrière. Cependant, le membre de phrase qui suit immédiatement : « *ut una post alteram ante signa tenderet* », me semble de nature à nous mieux renseigner. Les traducteurs que j'ai consultés ont généralement omis de le rendre, sans doute parce qu'ils ne l'ont

pas compris. L'un d'eux, dont la traduction est cependant considérée comme l'une des plus fidèles, le rend ainsi : — « de deux en deux cohortes (César) fait commander face en arrière, de sorte que les enseignes se trouvassent entre les deux ». — Un autre, Wailly, se rapproche davantage de la vérité et avance que César « ordonna aux cohortes de faire alternativement demi-tour, de façon que l'une se trouvât derrière et l'autre devant les enseignes ».

Pour bien comprendre ce que signifie cette expression *ante signa tendere*, il est nécessaire de donner quelques explications sur l'ordonnance habituelle de la cohorte au temps de César.

Elle était composée de trois manipules de 100 à 120 hommes, sur dix rangs de profondeur d'après les uns, sur huit d'après d'autres et sur six seulement d'après de Göler (t. II, p. 216). Chaque manipule avait un *signum*, un drapeau, une enseigne. Les soldats d'un même manipule s'appelaient : *unius signi milites* (*T. L.*, xxv, 23, 16). Souvent on rencontre les termes de *signum* et de *manipulus* employés l'un pour l'autre et même conjointement : *se in signa manipulosque conjiciunt* (*B. G.*, vi, 40), ce qui vient bien à l'encontre de l'opinion de Rustow qui conteste l'existence des enseignes dans les manipules au temps de César (*Nouv. ann. phil.*, LXXXV, p. 218).

Il ne faudrait pas confondre, en effet, les *signa* des manipules avec l'aigle, qui était le véritable drapeau de la légion. Ce dernier emblème avait été adopté par Marius pendant son second consulat (105 av. J.-C.). Ce *signum legionis* était un aigle aux ailes éployées, porté au sommet d'une hampe ; d'abord en argent, plus tard en or, cet aigle tenait quelquefois des foudres dans ses serres. Le porte-aigle, *aquilifer*, était choisi parmi les soldats les plus braves et les plus robustes par les centurions réunis. Il se distinguait par une peau d'ours qui lui couvrait le casque et les épaules. « L'aigle d'or

— dit Duruy (*Hist. des Rom.*, t. v, p. 566) — était le symbole de la patrie, du devoir, de l'honneur, et les soldats lui rendaient un culte véritable ». — « Les aigles, — dit Tacite (*Ann.*, II, 17) — sont les dieux des légions... *propria legionum numina* ». Telle est l'origine du culte idolâtre et superstitieux dont les drapeaux des régiments sont toujours l'objet dans les armées modernes.

Les *signa* des manipules avaient un emploi plus pratique et jouaient dans la tactique un rôle dont l'importance ressort de nombreuses locutions qui expriment les mouvements de la légion : *signa convellere, efferre, tollere* (*B. G.*, I, 39, 40), se mettre en marche ; *signa proferre, promovere* (*T. L.*, VIII, 23), lorsque la légion s'avance en bataille ; *signa inferre* (*B. G.*, II, 25), attaquer ; *signa statuere*, s'arrêter ; *signa convertere* (*B. G.*, I, 25), converser ; *a signis discedere, signa deserere* (*B. G.*, V, 33 ; *B. C.*, I, 44), fuir ; *signa referre* (*B. G.*, II, 99) battre en retraite ; *signa conferre*, engager le combat ; *legionem sub signis ducere*, conduire en rangs et files, en ordre de combat ; *manipulos ad signa continere* (*B. G.*, VI, 34), tenir sa troupe massée.

Non seulement les enseignes servaient à tracer la ligne de bataille, mais encore on s'en servait pour transmettre les ordres des chefs. Le *signifer*, porte-enseigne, occupait un rang élevé parmi les officiers inférieurs de la légion, et on n'obtenait cet emploi qu'après un solide apprentissage. Une inscription trouvée en Afrique, (L. Renier, 59) fait mention d'un certain C. Cæcilius Félix qui était élève porte-enseigne, *discens signiferum*.

Il est donc certain que le *signum* de chaque manipule se trouvait en avant du rang, avant le combat, pour transmettre à la troupe les commandements du général. Dès que l'action s'engageait, il rentrait dans le manipule et se plaçait très probablement au second rang. Le premier était composé de soldats éprouvés et particulièrement vigoureux, les *antesignani*, que César qualifie

ainsi : *electos ex omnibus legionibus fortissimos viros* (B. C., I, 57). Le reste de la troupe se trouvait donc en arrière du *signum* et les cohortes combattaient *post signa*, ce que l'on indiquait par l'expression : *post signa tendere*.

A Ruspina, César ordonna donc à une cohorte sur deux de faire demi-tour, de sorte qu'elle se trouva placée *ante signa*, ce que l'auteur du *De Bello Africano* nous explique en disant : « *Ut una post alteram ante signa tenderet* ». Une cohorte continuait à combattre *post signa*, pendant que l'autre combattait *ante signa*, ce qui donne bien à entendre que, dans cette dernière, on fit faire aux soldats un demi-tour individuel et non, comme quelques-uns l'ont cru, une conversion complète de la cohorte, de manière à ce que les *antesignani* continuassent à combattre au premier rang. On n'aurait pu y arriver que par un mouvement beaucoup trop long dans la circonstance et toujours difficile à exécuter pour une troupe combattant sur huit ou dix rangs de profondeur. Chacune de ces cohortes se porta ensuite, par le flanc, derrière celle qui était restée face en tête, *post alteram*.

Ce dernier mouvement avait pour résultat de rétablir des intervalles entre les cohortes qui, sous la pression de l'ennemi, s'étaient jetées les unes sur les autres et dont les rangs commençaient à se confondre.

On attachait alors, ainsi que de nos jours, une grande importance à cette observation des intervalles : entre les hommes, pour leur permettre de se servir librement de l'épée et de parer les coups de l'ennemi avec le bouclier ; entre les cohortes, pour conserver à la ligne de bataille une élasticité qui lui permettait de manœuvrer.

La grande mobilité imprimée à l'ordonnance romaine par l'adoption des intervalles et la formation de combat sur trois lignes en échiquier sont incontestablement le grand secret de la supériorité de la légion sur les troupes des autres nations qui conservèrent plus longtemps la phalange, c'est-à-dire l'ordre plein.

Dans ses remarques sur la bataille de Ruspina, le colonel Stoffel (t. II, l. VIII, p. 285) donne à entendre que les collines au-delà desquelles César rejeta l'ennemi sont celles qui bordent la partie septentrionale de la plaine, vers l'est, et auxquelles s'appuyait, au début de l'affaire, l'aile gauche de la ligne romaine.

Je ne saurais partager cette manière de voir. Je crois, au contraire, que c'est au-delà des hauteurs qui limitent la plaine à l'ouest que furent repoussées les troupes de Labienus. En les rejetant au nord et à l'est, César les aurait amenées sur le plateau qui sépare cette plaine de la mer, au sud de Monastir, sur lequel il avait établi son camp et dont il avait tout intérêt à conserver l'entière possession. C'est donc dans la direction d'Hadrumetum qu'il dut les repousser. C'est de ce même côté également que Labienus devait chercher à se porter, afin de se rapprocher des secours que lui amenait Scipion, et nous avons déjà vu que c'est sur Hadrumetum qu'il dirigea ses blessés, au nombre desquels se trouvait son lieutenant Petreius.

Napoléon I^{er} estime que, dans cette bataille, César eut évidemment le dessous. Ce ne fut pas certainement une victoire au sens propre du mot ; on peut dire que c'est une des affaires où une armée commandée par lui courut les plus grands dangers, mais on ne doit pas en conclure que ce fut une défaite. En effet, malgré l'infériorité considérable de ses troupes, il parvint à se débarrasser de l'ennemi, à le chasser des environs immédiats de son camp où il put rentrer sans être inquiété et il donna à l'orgueilleux Labienus une leçon qui le rendit, pour quelque temps du moins, un peu plus circonspect.

V

César avait bien compris que l'attaque de Labienus n'était que le prélude des opérations que Scipion et Juba se proposaient d'entreprendre contre lui. Des transfuges lui apprirent que le bruit courait que, dans trois jours, toutes les forces des Pompéiens seraient concentrées dans le voisinage. Comme les renforts qu'il attendait n'étaient pas encore près de le rejoindre, il résolut de donner à son camp une force telle qu'il pût les y attendre sans crainte et défier toutes les attaques.

Pour conserver intactes ses communications avec Ruspina et la mer, il construisit deux nouveaux retranchements. Le premier, dirigé vers le nord, barrait l'intervalle entre le camp et le rivage ; le second, partant de l'angle sud-est du camp, couvrait la ville et se prolongeait vers le sud jusqu'à l'endroit où mouillait la flotte.

Il renforça les parapets en hauteur et en épaisseur, les domina au moyen de tours rondes disposées de façon à croiser leur tir et les arma avec les machines et les traits qu'il retira des galères. Il fit débarquer les rameurs qui servaient sur les navires gaulois et rhodiens, leur distribua des armes et les exerça à combattre comme troupes légères afin de les entremêler avec sa cavalerie, à l'exemple de l'ennemi. Il renforça ses troupes de défense au moyen des archers d'Iturée et de Syrie qui servaient dans la flotte.

Avec une infatigable activité, il organisa des ateliers pour la fabrication des pieux, la fonte des balles, le forgeage des traits. Le pays ne fournissant pas de bois propre au clayonnage et à la confection des balistes et des béliers, il en envoya chercher en Sicile, ainsi que du fer et du plomb. Par sa présence, par ses visites conti-

nuelles dans les chantiers, il s'attacha à stimuler l'ardeur de ses soldats. Pendant les travaux, des cohortes, des postes et des patrouilles de cavalerie couvraient les abords du camp pour annoncer l'approche de l'ennemi et éviter toute surprise.

Une de ses plus grandes préoccupations était celle de faire vivre l'armée. Nous avons vu que Scipion avait tout fait pour lui rendre cette tâche impossible en rassemblant, dans les places où il avait mis des garnisons, tout le blé de la province, en ravageant les campagnes et en détruisant les villes qui ne pouvaient se défendre. L'année précédente il n'y avait pas eu de moisson, un grand nombre de laboureurs ayant été enrôlés de gré ou de force et tous les ouvriers des champs qui n'avaient pas été incorporés dans les légions ayant été contraints de se renfermer dans les places fortifiées.

Dans cette nécessité pressante et en attendant l'arrivée des approvisionnements qu'il avait demandés en Sicile et en Sardaigne, César obtint de quelques particuliers, à force de prières et de caresses — *privatos ambiendo et blande appellando* (B. A., 21) — un peu de blé qu'il ménageait avec le plus grand soin. Manquant de fourrages pour les chevaux, il imagina de les nourrir avec des algues marines bien lavées dans l'eau douce.

J'ai constaté, lors de mon dernier voyage à Sousse, que la mer rejette, en effet, sur les plages voisines, une grande quantité d'algues. Ch. Tissot nous apprend que c'est un *fucus saccharinus* dont les indigènes du littoral emploient encore de nos jours les tiges et les feuilles à la nourriture du bétail. Cette plante produit une sorte de galle que mangent les habitants des îles Kerkennah et à laquelle ils donnent le nom d'olive de mer.

Cependant, les vaisseaux de charge qui avaient fait partie des premiers convois de César, incertains du lieu où il était campé, erraient à l'aventure. Les chaloupes de l'ennemi, se réunissant pour les attaquer isolément, en avaient pris et brûlé plusieurs. Il fut obligé d'envoyer

quelques galères croiser autour des îles et des ports pour assurer la sécurité de leur marche.

Comme je l'ai dit précédemment, Scipion, surpris par le débarquement de César à Hadrumetum, s'était mis en mouvement vers le 5 novembre, avec la plus grande partie de ses troupes, laissant à Utica une assez forte garnison sous les ordres de Caton. Celui-ci avait près de lui le fils aîné de Pompée, Cneus. Il ne cessait de le pousser à l'action et de l'exciter par ses discours : « A ton âge, — lui disait-il, — ton père, voyant la République opprimée par l'audace et la scélératesse de quelques citoyens, les gens de bien mis à mort ou proscrits, n'écouta que son courage et l'amour de la gloire. Simple particulier et encore adolescent, il rallia les débris de l'armée de son père et rendit à la liberté Rome et l'Italie gémissantes sous le joug. Avec une étonnante promptitude, il reconquit la Sicile, l'Afrique, la Numidie et la Mauritanie. Par ces exploits, il mérita l'éclatante renommée qui l'a rendu illustre dans le monde entier. Tout jeune encore et bien que n'étant que simple chevalier romain, il mérita les honneurs du triomphe. Cependant, en abordant les fonctions publiques, il n'avait pour le soutenir ni les hauts faits d'un père, ni la gloire d'illustres ancêtres, ni une puissante clientèle, ni l'éclat d'un grand nom. Toi, au contraire, qui as hérité de la gloire et des honneurs de ton père, avec ton courage personnel et ton activité, ne feras-tu donc aucun effort ? Pourquoi n'irais-tu pas trouver les amis de ton père et réclamer leur appui aussi bien pour toi que pour la République et pour tous les bons citoyens ? » (*B. A.*, 22).

Sur ses conseils, le jeune Cneus Pompée embarqua sur trente navires une troupe de 2,000 hommes à la tête desquels il se dirigea vers la Mauritanie, où régnait alors Bocchus III, partisan de César et ennemi de Juba. Il espérait ainsi retenir ce prince dans ses états et l'empêcher de faire, sur les frontières de Numidie, une diver-

sion qui aurait pu retarder l'allié de Scipion au moment où il se disposait à aller le rejoindre.

Malheureusement, la troupe qu'il avait réunie à la hâte n'avait aucune valeur. Composée d'un mélange d'hommes libres et d'esclaves, une partie seulement en était armée — *cujus partem inermem, partem armatam habuerat* (B. A., 23). Après avoir débarqué sur les côtes de la Maurétanie, il marcha sur la ville d'Ascurum où le roi avait une garnison. Celle-ci le laissa approcher jusqu'aux portes, puis faisant une sortie en masse, à laquelle se joignirent les habitants, bouscula cette cohue sans discipline, qui se hâta de regagner le rivage et de se rembarquer. Ce revers fit changer de projet à Pompée; il cingla vers les îles Baléares et ne reparut plus sur cette côte.

On ignore absolument où se trouvait la ville d'Ascurum. On ne saurait, en effet, l'identifier avec ce point de la province de Constantine que les indigènes désignent sous le nom d'*Ascours*. On a facilement déduit de cette dénomination que les quelques ruines que l'on y rencontre, et qui consistent principalement dans les débris d'une tour carrée faisant partie d'un poste byzantin, devaient être celles d'Ascurus ou Ascurum. La seule inscription que l'on y ait découverte jusqu'à ce jour (C. I. L., t. VIII, 5278) date du temps d'Hadrien et ne mentionne pas le nom de la ville.

Ascours se trouve d'ailleurs au cœur même de la Numidie des Massyliens, au nord-est de Cirta qui en était la capitale. Or, c'est bien plus loin vers l'ouest, au delà encore de la Numidie des Massœssyliens qui devait plus tard porter le nom de Maurétanie Césarienne, qu'il faut chercher le point où débarqua l'expédition de Cn. Pompée. La Numidie de cette époque s'étendait à l'ouest jusqu'au fleuve Muluccha, la Moulouya de nos jours, qui se jette dans la mer près des îles Zaffarines et qui sépare l'Algérie du Maroc. La Maurétanie de Bocchus

s'étendait entre le Muluccha et l'Océan Atlantique ; c'est elle qui fut désignée postérieurement sous le nom de Maurétanie Tingitane et c'est sur son territoire que se trouvait évidemment Ascurum.

C'est le 13 novembre, c'est-à-dire cinq jours après l'affaire de Ruspina, que Scipion arriva devant Hadrumetum avec ses huit légions et 3,000 chevaux. Il séjourna les 14 et 15 et opéra sa jonction avec Labienus et Petreius dans la nuit du 15 au 16. L'armée réunie s'installa dans un seul camp à environ trois milles (4 kilom. 500) au sud de celui de César, sur la bordure du plateau de Ruspina où Labienus avait dû prendre pied le lendemain ou le surlendemain de la bataille. Ce camp devait se trouver un peu à l'est des ruines sans importance désignées aujourd'hui sous le nom d'Henchir Tenir, à peu près à moitié route entre la ville de Monastir et le petit village de Krnis à 6 kilomètres au sud de cette dernière.

De ce poste, il se contenta de bloquer aussi étroitement que possible le camp de César et de lui interdire, grâce à sa nombreuse cavalerie, toute communication avec l'intérieur du pays. Le dictateur ne possédait donc, sur le continent africain, que l'étroit espace de six mille pas compris entre ses retranchements et la mer. Jamais armée ne s'était trouvée dans une situation plus critique : bloquée sur un terrain de cinq cents hectares à peine par un ennemi trois fois supérieur en nombre et maître de toute la province d'Afrique, sans vivres, sans fourrages, sans nouvelles des renforts anxieusement attendus, et sachant que toute l'armée numide allait bientôt se joindre à celle de Scipion.

On s'explique difficilement l'inaction de ce dernier. Il se contentait de faire battre l'intervalle entre les deux camps par des partis de cavalerie qui, se risquant parfois jusqu'aux abords de Ruspina, enlevaient les soldats isolés qui tentaient d'aller à l'eau ou au fourrage.

Le colonel Stoffel en donne l'explication suivante qui

n'est pas sans valeur : — « Ce qui lui en imposait — dit-il, — bien autrement que les ouvrages formidables de César, c'était la présence de César même, le conquérant des Gaules, le vainqueur de Pompée. Effectivement, les grands hommes de guerre jouissent de ce privilège singulier, que le prestige de leurs hauts faits double la confiance et le courage des troupes, déconcerte au contraire et trouble l'ennemi, fût-il supérieur en nombre. Ainsi, dans les moments de crise, la présence d'Annibal, de Turenne, de Napoléon, valait toute une armée. En ces jours de novembre 47, César placé dans des circonstances d'une gravité sans égale, conserve un calme et une sérénité admirables, témoignages visibles de sa fermeté d'âme. Rien, ni dans ses manières, ni dans son langage, ne trahissait son inquiétude. Dans ses visites aux travaux, il se montrait fréquemment aux troupes : son attitude tranquille, son égalité d'humeur, entretenaient la confiance et rassérénaient les courages près de faiblir. Voulant à la fois rendre sa position inexpugnable et accoutumer ses jeunes troupes aux fatigues, il fit travailler sans cesse aux retranchements de ses lignes. Il leur donna une force exceptionnelle en faisant creuser des fossés plus profonds que de coutume. Le nombre des tours fut encore augmenté ; on les arma de machines et on les pourvut d'une profusion de traits. Les abords des fossés furent rendus impraticables : à défaut d'abatis que le pays ne fournissait pas, on y sema des chausse-trappes et on y creusa des trous de loups disposés en quinconce. Enfin, on construisit des digues dans la mer, au mouillage de la flotte, pour le cas où l'ennemi viendrait à tenter une attaque de ce côté. » (*Hist. de J. Cés.*, Guer. civ., t. II, l. VIII, p. 119).

Si nous ajoutons à ces considérations d'ordre sur tout moral la remarque que nous avons déjà faite de l'impuissance à peu près complète des armes offensives en usage à cette époque contre des retranchements solidement défendus, nous aurons une explication

suffisante de l'attitude de Scipion devant le camp de Ruspina.

On pourrait supposer que, malgré les dix-neuf siècles qui se sont écoulés depuis la campagne de César en Afrique, il doit être possible de retrouver encore aujourd'hui quelques vestiges des travaux formidables que celui-ci fit exécuter par ses soldats pour rendre inexpugnables les lignes qu'il avait établies aux environs de Ruspina. On retrouve encore, sur différents points des contrées parcourues jadis parmi les armées romaines, des traces de leurs travaux et de leurs terrassements. Il n'en est malheureusement pas de même autour de Monastir. Le terrain sur lequel furent élevés les retranchements est aujourd'hui couvert de cultures et de champs d'oliviers; de longues levées de terre plantées d'épaisses haies de cactus séparent les propriétés et s'entrecroisent dans tous les sens. Il est bien certain que quelques-unes ont dû faire partie des lignes de César, mais les fossés ont été comblés par la chute des tours, les plates-formes se sont abaissées et il est impossible de les reconnaître avec certitude.

Informé de la situation critique dans laquelle se trouvait César, Juba s'était mis en route pour le théâtre des opérations avec ses éléphants et de nombreux contingents d'infanterie et de cavalerie. Il s'avancait par l'intérieur, entouré d'une pompe barbare et ridicule, ravageant tout sur son passage. Certain de forcer le dictateur dans ses retranchements et de le jeter à la mer avant qu'il eût reçu des secours, il escomptait déjà le moment où, comme prix de son alliance, il pourrait annexer à son royaume une partie tout au moins de la province d'Afrique.

Un événement imprévu vint troubler ses calculs et sauver César du péril dont il le menaçait. Un certain P. Sittius, originaire de Nuceria (ville de la Campanie),

venait d'envahir ses états avec le concours du roi de Maurétanie. Ce Sittius s'était compromis pendant la conjuration de Catilina (62-63 av. J.-C.), pour le compte de qui il s'était engagé à soulever la province d'Afrique et peut être l'Espagne. C'était une sorte de condottiere hardi, intelligent, qui avait appris la guerre dans les rangs de l'armée de Sertorius pendant la *Guerre sociale*. Contraint de s'exiler, il avait levé un petit corps d'Italiens et d'Espagnols avec lesquels il était passé en Libye, où il se mettait tour-à-tour, avec sa troupe, au service des rois du pays qui se faisaient la guerre les uns aux autres. « Comme la victoire restait toujours du côté où il combattait, il s'acquit une grande réputation et son armée se rendit chaque jour plus redoutable en se perfectionnant dans le métier des armes » (Appien, *Guer. civ.*, l. iv, 54). Peu à peu, sa troupe s'était grossie d'une foule d'autres aventuriers de tous pays, et il s'était procuré une petite escadre de guerre avec laquelle il errait le long des côtes, vivant tantôt de pillage et de rapines, tantôt de la solde que lui payaient les chefs indigènes auxquels il vendait ses services.

César avait su se l'attacher et, comme il avait des intelligences chez les Mauritanien, aussi bien que chez les Numides, il lui avait confié la mission de décider Bocchus III à se joindre à lui pour envahir les états de Juba quand celui-ci se mettrait en route, avec son armée, pour la province d'Afrique. Il leur avait promis, sans doute à tous deux, de leur abandonner, en cas de succès, comme il le fit d'ailleurs, des compensations territoriales à prélever sur les possessions du roi de Numidie.

Juba n'était plus très loin de Ruspina quand des courriers vinrent lui apprendre l'invasion de ses états, la prise de Cirta (*Constantine*), sa capitale, et de deux autres villes dont les habitants avaient été passés au fil de l'épée. Les envahisseurs parcouraient le pays, mettant tout à feu et à sang sur leur passage. A cette nouvelle, il fit demi-tour et revint, en toute hâte, vers ses frontières.

Il ordonna à celles de ses troupes qui avaient déjà renforcé l'armée de Scipion de le rejoindre à marches forcées et ne laissa au général pompéien qu'une trentaine d'éléphants encore incomplètement dressés.

VI

Il y avait déjà quinze jours que César était en Afrique. Il y avait soutenu une rude bataille et, cependant, les habitants de la province, romains, phéniciens ou indigènes, doutaient encore de son arrivée. Ils supposaient que les troupes débarquées à Hadrumetum n'étaient que l'avant-garde de son armée, commandée par un de ses lieutenants. Peut-être Scipion avait-il fait, lui-même, répandre ce bruit pour détruire la crainte que le nom seul de César pouvait produire dans l'esprit de ses soldats. L'ayant appris, César envoya des proclamations dans toutes les villes, pour affirmer sa présence. Aussitôt accoururent à son camp des notables de ces différentes cités, lui apportant l'hommage de leur dévouement et le suppliant de mettre fin aux exactions ou aux cruautés des troupes pompéiennes. Il leur promit de commencer les opérations aussitôt que les renforts qu'il attendait l'auraient rejoint. Il expédia par un bateau léger, — *catascopium*, *κατασκόπιον*, — au gouverneur de Sicile, Allienus, et à Rabirius Postumus l'ordre de lui envoyer ses troupes sans retard, sans se préoccuper de la saison ni des vents contraires — *sine more, aut ulla excusatione hiemis ventorumque* (B. A., 26), — sans quoi l'Afrique était perdue.

De son côté, Scipion s'occupait à dresser les trente éléphants que Juba lui avait laissés. L'auteur du *De Bello Africano* s'en étonne, car, dit-il, ces animaux indociles et à peine dressés, même après plusieurs années d'exer-

cice, finissent toujours par être également dangereux pour les deux partis dans la mêlée.

L'éléphant, que l'on ne retrouve plus aujourd'hui en Afrique que dans la partie australe, se rencontrait encore, peu d'années avant l'ère chrétienne, dans les pays au nord du Sahara. Les auteurs anciens nous en fournissent de nombreux témoignages. Hérodote et Pline affirment son existence dans la région des Syrtes et en Maurétanie. Plutarque signale que Pompée, après sa campagne d'Afrique, en 83 av. J.-C., s'arrêta quelques jours dans le pays pour y chasser le lion et l'éléphant.

Végèce (*Instit. milit.*, l. III, ch. XXIII) nous enseigne de quelle façon on le combattait. Comme nous le verrons figurer dans les opérations qui vont suivre, il peut être intéressant de savoir de quelle manière les anciens l'attaquaient et se défendaient contre lui.

« La masse énorme des éléphants, — dit cet écrivain militaire, — leur cri horrible et la singularité de leur figure effraient des hommes et des chevaux qui les voient pour la première fois. Pyrrhus fut le premier qui en opposa aux Romains en Lucanie. Dans la suite, Annibal en Afrique, Antiochus en Orient, Jugurtha en Numidie en eurent de grosses troupes. C'est ce qui fit imaginer différents moyens de les détruire ; quelquefois on leur coupait la trompe, à l'exemple de ce centurion qui, le premier, fit cet exploit en Lucanie ; quelquefois on attelait deux chevaux bardés à un char sur lequel on plaçait des soldats armés de longues piques en forme de lances dont ils perçaient les éléphants ; les armes défensives dont les soldats étaient couverts les paraient des flèches qu'on leur tirait de dessus ces animaux.

« On les faisait souvent attaquer par des soldats dont toute l'armure, semée de pointes de fer, ne laissait aucune prise à la trompe ; mais on opposait le plus communément aux éléphants ces soldats appelés *vélites*. On sait que c'étaient des jeunes gens armés à la légère, très agiles et très adroits à lancer à cheval toutes sortes

Revue africaine, 46^e année. Nos 244-245 (1^{er} et 2^e Trimestres 1901). 12

d'armes de trait. Comme ils portaient des piques dont le fer était très large et des javelots plus longs que les autres, ils furent d'abord les seuls qui, tombant sur les éléphants à course de cheval, osèrent les attaquer avec ces armes. Dans la suite, plusieurs soldats, enhardis par le succès, se rassemblèrent par pelotons, et, lançant contre ces animaux une grêle de javelots, les renversaient morts ou blessés.

« Mais l'arme la plus sûre était la fronde ; on la chargeait de pierres rondes, parce que le jet s'en dirigeait avec plus de justesse ; ces pierres, lancées par une main adroite et vigoureuse, blessaient les conducteurs des éléphants et brisaient même les tours dont ces animaux étaient chargés. Pour se dérober à l'impétuosité de leur choc, les Romains imaginèrent encore de s'ouvrir vis-à-vis d'eux ; ainsi, ces animaux arrivés au centre de l'intervalle, s'y trouvaient serrés de tous côtés, accablés par le grand nombre, et souvent pris avec leurs conducteurs sans avoir été blessés. Enfin on plaçait quelquefois à la queue de l'armée des chariots attelés de deux chevaux ou de deux mulets, et chargés de ces balistes qui poussent les javelots très roide et très loin. Sitôt que les éléphants s'en étaient approchés à la portée du trait, les soldats chargés de se servir de ces machines, les bandaient contre eux avec succès ; mais, comme on cherche à faire de larges et profondes blessures à ces animaux monstrueux, il n'y a point d'armes plus meurtrières pour eux que l'épée, dont les coups sont d'ailleurs plus certains ».

Chaque jour, les deux cavaleries se rencontraient et avaient entre elles de continuelles escarmouches. Un jour, Labienus, avec quelques escadrons, se porta jusqu'aux abords de Leptis minor, que défendait C. Saserna ; mais il ne put rien entreprendre contre la place suffisamment fortifiée et munie de nombreuses et puissantes machines.

Fréquemment, Scipion rangeait ses troupes en bataille à trois cents pas de son camp, espérant, mais toujours en vain, que César l'imiterait et qu'il trouverait l'occasion de l'écraser grâce à sa forte supériorité numérique. Une fois, il fit sortir toute son armée, déploya son infanterie et sa cavalerie et fit mine de marcher à l'attaque des retranchements romains, précédé de ses trente éléphants chargés de tours. César prescrivit aux soldats qui étaient sortis du camp, pour aller au bois ou au fourrage, de se retirer avec tous les travailleurs et de rentrer peu à peu dans les lignes, sans bruit et sans confusion. Il recommanda aux avant-postes de cavalerie d'attendre l'ennemi jusqu'à portée du trait, puis de rentrer au camp en bon ordre et sans se laisser entamer. Le reste de l'armée se tenait, pendant ce temps, en arrière des retranchements, prêt à tout événement. Résolu à ne pas s'engager avant d'avoir reçu tous ses renforts, il méprisait la jactance de son adversaire et refusait de répondre à ses vaines provocations.

Devant cette attitude, Scipion commençait à perdre patience. Cependant il en profitait pour essayer d'inspirer à ses troupes plus de confiance qu'il n'en avait peut-être lui-même. Il affectait dans les harangues qu'il leur adressait, d'attribuer à la terreur qu'elles inspiraient à César et au découragement de ses soldats, la conduite pleine de prudence du dictateur.

Tout cela n'empêchait pas les désertions de devenir de plus en plus fréquentes dans son armée. Les Numides et les Gétules le quittaient peu à peu, les uns pour rentrer dans leurs foyers, les autres pour se rendre au camp ennemi. César choisit les plus considérables parmi ces derniers et les envoya auprès de leurs concitoyens pour les exhorter à prendre les armes, à se défendre contre Scipion et à refuser d'exécuter ses ordres.

Quelques centres, la ville libre d'Achilla, entre autres, lui envoyèrent des députations pour l'assurer de leur

zèle et lui demander des garnisons. Elles lui promettaient, en échange, de lui envoyer du blé et tous les approvisionnements qu'elles pourraient lui fournir. Se rendant à leurs désirs, il commença par envoyer à Achilla un détachement, sous les ordres de C. Messius, qui s'y installa le 23 novembre.

L'occupation de cette place avait pour lui une réelle importance, non seulement au point de vue des vivres qu'il pouvait en tirer, mais parce qu'il gagnait par là le moyen de s'étendre et d'élargir la base des opérations qui lui permettraient, plus tard, de s'avancer dans l'intérieur.

Quelques auteurs, entre autres Guischart, ont voulu voir dans la bourgade d'El-Alia, située entre Tunis et Bizerte, l'Achilla d'Hirtius, l'*Ἀχολλα* de Strabon, d'Appien et d'Étienne de Byzance, l'*Ἀχολα* de Ptolémée et du Stadiasme, l'*oppidum Achollitanum* ou *Acolitanum* de Plin, l'*Aholla* de la Table de Peutinger. C'est évidemment une erreur. Comment admettre, en effet, que César aurait commis l'imprudence d'envoyer vers le nord, c'est-à-dire à travers tout le pays occupé par l'ennemi, un aussi faible détachement pour aller s'installer dans une ville située dans le voisinage d'Utica où Scipion avait tous ses approvisionnements gardés par une garnison nombreuse sous les ordres de Caton ?

Les Commentaires disent bien que Considius, qui commandait toujours à Hadrumetum, en partit avec huit cohortes dans le but de prévenir C. Messius et d'occuper Achilla avant lui. Telle est peut-être la cause de l'erreur que je viens de signaler. Ce mouvement de Considius a pu faire croire, en effet, que C. Messius avait été obligé, pour atteindre cette place, de passer dans les parages d'Hadrumetum et, par conséquent, de se diriger vers le nord. Mais il est probable que Considius n'entreprit son expédition que sur l'ordre de Scipion. Celui-ci, s'étant rendu compte de la faute qu'il avait commise en n'occu-

pant pas un plus grand nombre de points sur le littoral, songea sans doute, à ce moment, à la réparer. Ne voulant pas distraire la moindre partie des troupes avec lesquelles il bloquait le camp de Ruspina, il jugea préférable d'y employer une partie de la garnison d'Hadrumetum, qui n'avait, pour le moment, aucun ennemi devant elle.

Une inscription recueillie par Ximénès dans les ruines voisines d'El-Alia, près de Bou-Chateur (*Utica*) et signalée également par Shaw (t. 1, p. 208), nous a appris, du reste, que la ville qui, dans l'antiquité, s'élevait à cet endroit, s'appelait Cotuza — *respublica splendidissima Cotuza*.

C'est donc vers le sud, dans le pays laissé libre par Scipion, qu'il faut chercher Achilla. V. Guérin (*Voy. arch. en Tun.*, t. 1, p. 148) croit en avoir retrouvé les restes à un endroit désigné également sous le nom d'El-Alia et situé sur le littoral au sud de Mahedia (*Alipota?*) entre le ras Salakta et le ras Kapoudia, vers le point où devait plus tard débarquer Bélisaire lorsqu'il vint attaquer les Vandales de Gelimer (532). On n'y remarque plus que quelques vestiges d'un édifice assez important, une citerne, des restes d'habitations d'une époque relativement récente et, sur la plage, les débris d'un quai. D'après Étienne de Byzance, Achilla était une colonie de Malte (*Melita*) et, suivant une tradition des indigènes, ses habitants seraient retournés dans leur métropole à l'époque de l'invasion arabe. Aucune inscription n'est venue, jusqu'à ce jour, révéler le nom de la ville antique dont les décombres gisent, presque complètement ensevelis, sous les sables de la dune.

La Table de Peutinger place Acholla à 40 mille romains au sud de Ruspina. Or, c'est à peu près la distance qui sépare aujourd'hui les ruines d'El-Alia de Monastir. On se demandera donc comment Considius, partant d'Hadrumetum, à environ 25 kilomètres plus au nord, pouvait espérer devancer C. Messius à Achilla. La raison

en est bien simple. Pour dérober sa marche, la petite colonne des césariens était obligée de longer le littoral et d'en suivre les contours, tandis que Considius, pouvant marcher librement par l'intérieur des terres, n'avait à parcourir qu'un trajet sensiblement égal au sien. Malgré cela il arriva le dernier.

Voyant la place occupée, il n'osa en tenter l'attaque et retourna à Hadrumetum. Mais Labienus lui ayant amené des renforts, il revint mettre le siège devant la ville.

Pendant ce temps, C. Sallustius Crispus, que nous avons vu partir avec une escadre pour les îles Kerkennah, s'était emparé, sans coup férir, des approvisionnements de blé qui s'y trouvaient rassemblés. L'ancien questeur C. Décimius, qui y commandait pour Scipion, s'était empressé de prendre la fuite à la nouvelle de son arrivée. Il avait donc envoyé au mouillage de Ruspina tous les vaisseaux de charge qu'il avait trouvés dans le port de Cercina, après les avoir remplis de blé.

Les habitants de Thysdrus (*El-Djem*), ville située à 33 milles (49 kilom. 500) au sud d'Hadrumetum, firent, à ce même moment, savoir à César qu'il y avait dans les magasins de la ville 300,000 boisseaux de blé appartenant à des négociants italiens et à des cultivateurs des environs et lui demandèrent une garnison qu'il ne put leur envoyer de suite, mais qu'il leur promit dès que les circonstances le lui permettraient.

Le 26 novembre, arriva enfin un premier convoi venant de Sicile. Il amenait, avec des vivres, les 13^e et 14^e légions, 800 cavaliers gaulois et mille frondeurs et archers. L'arrivée de ce premier renfort et des approvisionnements qui commençaient à manquer tout-à-fait, ranima l'ardeur des soldats de César. Les troupes nouvellement débarquées furent distribuées dans les tours et les *castella* pour se remettre des fatigues de la mer — *ex langore nauseaque reficere* (*B. A.*, 34), — pendant

que les vaisseaux qui les avaient amenés retournaient en Sicile embarquer d'autres renforts.

Bientôt, par un second convoi, arrivèrent deux légions de vétérans, de la cavalerie et de nouvelles troupes armées à la légère.

De son côté, Caton ne restait pas inactif à Utica. Il faisait continuellement de nouvelles levées d'affranchis, d'indigènes et d'esclaves ; il incorporait tous les hommes en état de porter les armes, les équipait, les armait et les envoyait, au fur et à mesure, au camp de Scipion.

Mais l'armée de ce dernier commençait, à son tour, à souffrir du manque d'eau. On ne trouve, en effet, au sud de Monastir, qu'un petit nombre de puits saumâtres qui avaient dû finir par s'épuiser. Scipion se décida donc à changer l'emplacement de son camp.

A la nouvelle de son départ, César, qui avait déjà des forces suffisantes pour sortir de l'inaction dans laquelle la faiblesse de ses effectifs l'avait tenu jusque-là, comprit que le moment était venu d'entamer la période des opérations, de marcher à l'ennemi et de chercher enfin l'occasion de se mesurer avec lui.

VII

Avant d'aller plus loin, il me paraît nécessaire de donner un aperçu du terrain qui va servir de théâtre aux événements qui vont suivre.

Nous avons déjà parlé de la vaste plaine qui commence à l'ouest du plateau de Ruspina et s'étend vers le sud jusqu'aux environs de Djemmal et de Mennzel-Kamel. C'est là que, le 8 novembre, César avait été cerné par les troupes de Labienus et de Petreius et avait couru de si grands dangers. Cette plaine est limitée, à l'est et à l'ouest, par deux chaînes de hauteurs à peu près paral-

lèles qui se rejoignent, au sud, par de faibles pentes formant comme un vaste col où prennent naissance les deux oueds, El-Melah qui se dirige vers le nord, et Ouled-Moussa qui va se jeter au sud, dans le Shebkret-ed-Dekriba.

La chaîne de l'ouest porte les villages de Matmer, Sidi-Ameur, El-Hamada, Mesjed-Aïssa, Mennzel-Harb et Mesdour ; elle s'élève jusqu'à une altitude moyenne de 80 à 90 mètres, puis s'abaisse graduellement dans la direction de Sousse.

Celle de l'est commence près de la mer, à environ 8 kilomètres de Monastir, à l'est du village de Bembla, par le mamelon de Hamadet-ech-Chouf, sur lequel s'élève la koubba de Sidi-Moussa.

Colonel MOINIER.

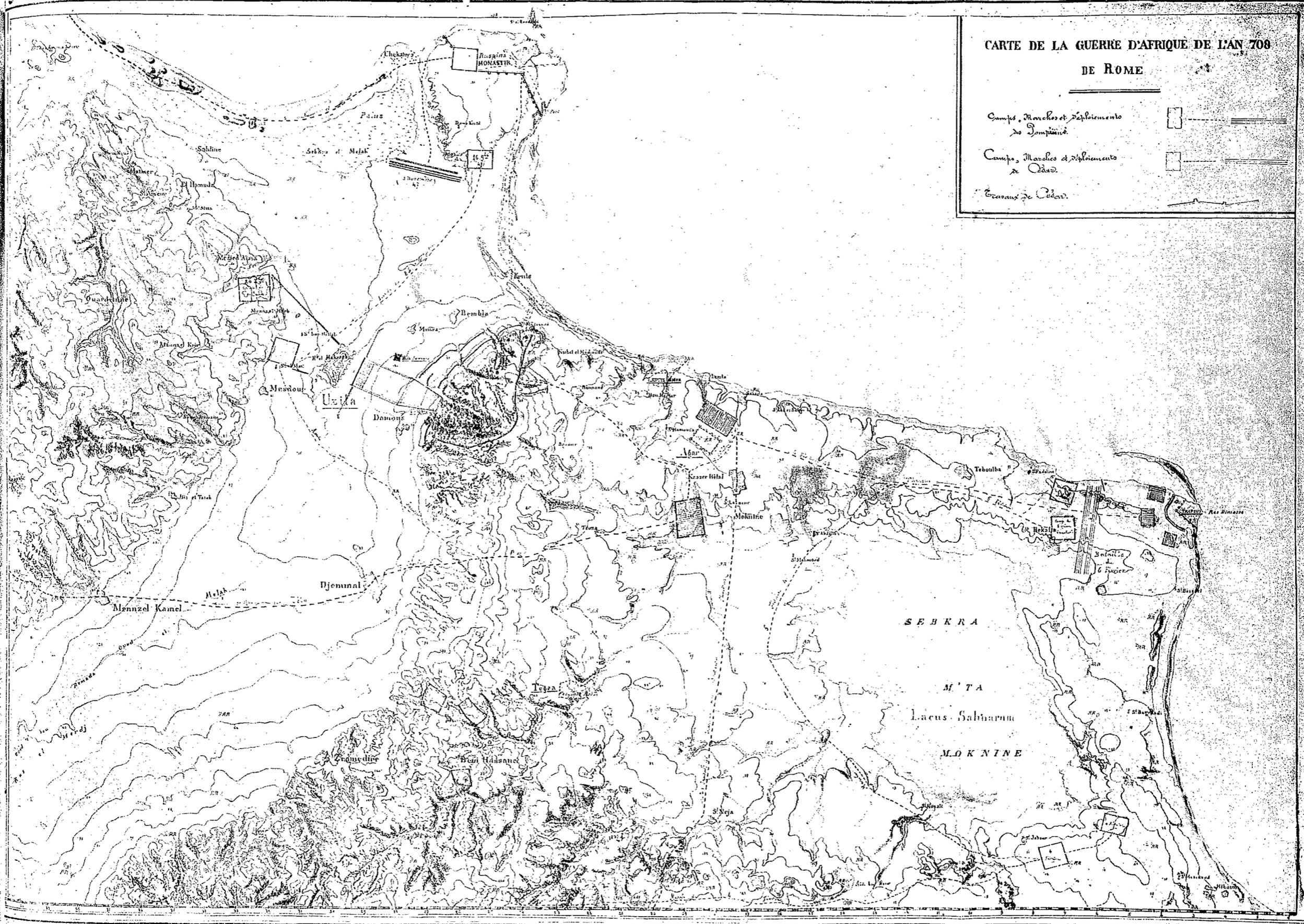
Pour tous les articles non signés :

Le Président,

V. WAILLE.

CARTE DE LA GUERRE D'AFRIQUE DE L'AN 708
DE ROME

- Camps, Marches et déploiements de Pompéius 
- Camps, Marches et déploiements de César 
- Cours de l'Éclaircie 



Milles Romains

Echelle 50.000

Carte de la guerre d'Afrique de l'an 708